

Allers et retours : le parcours d'une vie

Penser entre les langues, de Heinz Wismann, Albin Michel, 317

p.

Charles Bolduc

Numéro 247, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71115ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bolduc, C. (2014). Compte rendu de [Allers et retours : le parcours d'une vie / *Penser entre les langues*, de Heinz Wismann, Albin Michel, 317 p.] *Spirale*, (247), 73–75.

vérité de notre condition mortelle, simiesque. Au déni de la chair et de la mort, suprêmes tabous de notre temps, il oppose la réhabilitation sauvage du « *bas matériel et corporel* » qu'il exhibe à travers ses tripes pendouillant au dehors de son ventre troué. Affichant à même sa peau les « *stigmates de la mort* », il nous force à porter un regard sur ce que l'on se refuse si obstinément à voir et à penser. Le zombie participe ainsi de ce *renversement carnavalesque* en vertu duquel la hiérarchie des valeurs au fondement du système se voit fondamentalement mise à mal, sapée par la base.

Mais là où, dans la fête populaire, ce renversement des valeurs se fait le principe d'une émancipation joyeuse se traduisant par la libération des corps et de ce qui, en eux, est d'ordinaire réprimé par l'étiquette et le puritanisme étriqué (l'aspect « créaturel », animal), dans l'univers zombie, il ne débouche sur rien. Il ne consacre pas la victoire du peuple sur l'oppression exercée par les classes dirigeantes, mais la défaite de l'humanité tout entière aux mains d'une

nouvelle espèce encore plus aliénée. Si le zombie incarne et personnifie la mort, ce n'est plus pour aider à la surmonter suivant la logique cathartique ou apotropaique, mais pour la répandre et sanctionner sa toute-puissance. Le renversement des contraintes sociales dont il est l'agent et l'objet ne donne lieu, au final, à aucun projet d'avenir. Le zombie témoignerait ainsi de « *notre incapacité à rêver un autre futur pour l'homme* », illustrant toute l'étendue du pessimisme actuel. Pour les néo-nihilistes que nous sommes, les voies de l'utopie sont verrouillées, l'horizon plombé. Les images et les discours catastrophistes émanant des médias et des écologistes ne cessent de conforter en nous l'idée que l'espèce humaine est foncièrement autodestructrice, qu'elle court fatalement à sa perte.

C'est, en somme, un essai extrêmement stimulant que nous livre ici Maxime Coulombe qui, sans présenter de vue radicalement novatrice, propose une excellente synthèse sur le sujet. Les références à Warburg, Didi-Huberman, Freud, Bakhtine, Kant, Agamben y sont justifiées,

mesurées, jamais pesantes ni pédantes. Ce qui se présente sous l'espèce d'une « philosophie du zombie » se nourrit habilement de tous les savoirs (sociologie, psychanalyse, histoire de l'art, anthropologie...) susceptibles d'étoffer et d'étayer la réflexion sans étouffer le style ni le plaisir de lecture. À ceux qui voudraient fouiller le sujet plus en profondeur, l'on suggérera *Invasion zombies* d'Antonio Dominguez Leiva, dans l'attente que soient publiés les actes du premier colloque international sur la figure du zombie que les professeurs Samuel Archibald et Bernard Perron ont coorganisé à l'UQAM, en juillet 2012, sous le titre éminemment suggestif — et inquiétant ! — *d'Invasion Montréal*. On retiendra de ces différentes contributions aux « *Zombie studies* » que la culture populaire est riche d'enseignements pour qui se donne la peine de s'y intéresser. Et que la meilleure façon de se prémunir de ce « *devenir-zombie* » qui hante nos fictions et nos esprits est précisément de le *penser*, d'analyser ce dont il est le symptôme, avant que notre monde « réel » n'en vienne à se faire à l'image de ces décors et de ces psychés en ruines. ⊥



Allers et retours : le parcours d'une vie

PAR CHARLES BOLDUC

PENSER ENTRE LES LANGUES
de Heinz Wismann,
Albin Michel, 317 p.

Au moment de faire le point sur un parcours où il a été tour à tour (et souvent simultanément) philologue, philosophe, traducteur, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et responsable d'une collection

aux Éditions du Cerf, Heinz Wismann nous offre, avec *Penser entre les langues*, une série de réflexions lumineuses et inspirantes. Pour ne donner qu'un bref aperçu de la diversité de celles-ci, nous retrouvons non seulement dans cet ouvrage

l'idée que la réception « catholique » de Nietzsche par Georges Bataille a déplacé les préoccupations ontologiques du philosophe au niveau ontique, mais aussi une invitation à relire les Anciens (et en premier lieu la *Poétique* d'Aristote) en gardant en

tête que la conception du temps de ces derniers fait de la tragédie une affaire de parole et de jeux de langage, alors que celle des Modernes les porte, au théâtre, à se concentrer sur l'action. Si nous ajoutons à cela, par exemple, les considérations sur l'importance de l'expérience temporelle de l'appropriation du savoir dans la tradition pédagogique allemande et protestante, de même que cette comparaison voulant que la science moderne et la constitution juridique de la personne morale soient toutes deux en partie liées au symbolisme de l'eucharistie, nous avons un portrait assez juste et, au premier abord, déroutant du vaste champ de réflexions couvert par l'ouvrage en question.

Ces champs d'intérêt à première vue disparates ne témoignent pas d'une pensée guidée par le seul éclectisme des goûts de l'auteur. En fait, ce qui fait l'originalité, la cohérence et la valeur de la démarche de Heinz Wismann quand il aborde toutes ces questions, c'est qu'elle résulte d'une vie passée à la croisée de l'allemand, du français et du grec ancien qui l'a amené à pratiquer l'herméneutique, « cette "science allemande" [qui] part de la question que se pose Luther, lorsqu'il veut être certain de comprendre ce que l'auteur des Écritures lui adresse comme message ». Loin d'être uniquement un parti pris théorique désincarné qui, à la suite de Walter Benjamin, soutient que les langues ne représentent pas une seule et unique réalité, mais la créent tant bien que mal avec les moyens à leur disposition, la méthode adoptée par l'auteur s'ancre ainsi dans une connaissance informée de diverses langues et de leurs contextes culturels respectifs qui permet de voir les limites expressives de chacune et de considérer tout texte comme l'œuvre d'un « *sujet qui se cherche dans la langue* ».

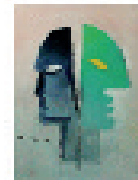
LES POSSIBILITÉS OCCULTÉES DE L'HERMÉNEUTIQUE

Dans une France d'après-guerre dominée intellectuellement, entre autres, par le structuralisme et la pensée de Heidegger, le parcours que nous relate Heinz Wismann dans son livre nous montre qu'il a su, à travers un rapport particulier à l'herméneutique, se tracer un chemin propre au travers de toutes ces tendances.

D'une part, *Penser entre les langues* nous apprend que c'est par sa confrontation directe avec les textes grecs qu'il a étudiés de manière plus sérieuse avec Jean Bollack, à partir des années 1950, et les œuvres philosophiques allemandes qu'il a enseignées à la Sorbonne, à partir de la décennie suivante, qu'il en est venu à s'inscrire fermement dans la tradition herméneutique et à s'opposer de front au structuralisme dont la position de principe ne permet pas, selon lui, de penser la fulgurance d'un sujet écrivant qui s'insère, certes, dans une tradition qui le précède, dans un certain état de la langue (plus particulièrement de la grammaire), tout en lui donnant aussi une flexion encore inexploitée (un style). En lieu et place d'une perspective linguistique héritée de Saussure, qui écarte tout particularisme et détermine de manière *a priori* les schèmes de pensée d'une personne dans le cadre du système dans lequel il s'inscrit, Heinz Wismann vient donc plutôt à proposer de réintroduire de l'« *indétermination* » dans l'étude des discours en dégagant une place pour le « *vouloir-dire* » d'un individu. C'est ainsi que la création poétique peut alors se comprendre comme ce qui vient répondre aux « *insuffisances qui apparaissent quand on utilise cette langue [maternelle] dans certaines situations — où il s'agit de gérer et donc d'instrumentaliser* ».

D'autre part, on découvre aussi dans cet ouvrage que c'est en considérant la langue à la fois comme convention et comme invention qu'Heinz Wismann a renoué avec les figures de Schleiermacher et de Humboldt, par-delà Heidegger et même Gadamer, exploitant dans la foulée une potentialité obliérée par ces derniers, soit la pensée d'une « *logique du discours individuel* » (pour reprendre le sous-titre donné à l'édition française de *l'Herméneutique* de Schleiermacher) qui permet de rendre compte de « *différents niveaux d'individualisation* » selon qu'une personne se conforme aux

Heinz Wismann
Penser
entre les langues



Albin Michel
Dir. Antoine Béraud

expressions en vigueur à une époque donnée ou que, au contraire, elle tente de rendre compte de quelque chose qui ne se laisse apparemment pas cerner par la manière usuelle d'utiliser la langue. De ce point de vue, en sacralisant une langue particulière au nom du « *langage originaire de la révélation* » et en isolant les mots et leurs potentielles significations étymologiques du discours dans lequel ils s'inscrivent, Heidegger et Gadamer n'auraient rien révolutionné, mais auraient plutôt consacré la tradition et soumis la pensée à une autorité arbitraire qu'il s'agirait d'« *écouter* », c'est-à-dire, finalement, à laquelle il faudrait obéir.

CONSÉQUENCES PRATIQUES DE CE RETOUR AUX SOURCES DE L'HERMÉNEUTIQUE

Pour ne citer que trois exemples des horizons ouverts par une telle approche inspirée de Schleiermacher et de Humboldt — où l'attention au sens (philosophie) ne prend pas le pas sur celle accordée aux phrases (philologie), et inversement —, on peut d'abord souligner le fait qu'elle nous

invite à ne pas confondre, comme c'est souvent le cas dans les traductions françaises, selon Heinz Wismann, une version donnée d'un texte ancien et son interprétation courante avec ce qu'était originellement celui-ci. Ce faisant, elle nous enjoint de nous pencher sur les variantes de ce texte de façon à mesurer le champ des possibles et à y chercher une cohérence, non dans les textes eux-mêmes, mais dans l'intention signifiante qui leur est sous-jacente et qui s'exprime diversement et imparfaitement dans une langue. Comme l'auteur le rappelle dans son livre,

du cosmos des premiers philosophes, cette lecture originale des fragments d'Héraclite nous offre l'occasion de renouveler sensiblement le regard que nous portons sur certaines d'entre elles.

Enfin, pour reprendre l'un des exemples donnés en introduction, en montrant que les propos de Nietzsche sur le péché et sa révolte contre l'idéal d'authenticité de Luther sont interprétés par Bataille comme un appel à la transgression et aux péchés véniels qu'un bon croyant peut toujours chercher à se faire pardonner,

déployer dans ses tours et détours, le plus grand mérite de cet ouvrage est sans doute l'esprit dans lequel il a été écrit. Comme l'affirme l'auteur : « *La véritable créativité humaine, c'est cette prolifération de différences. Et la bêtise humaine, c'est de vouloir camper sur l'une de ces différences, ou de vouloir les embrasser, dans un compromis. Il faut malheureusement — et c'est ça être cultivé — avoir la capacité de les laisser dans ce qu'elles sont, ces différences, tout en les appréciant* ».

Cette approche étant si fréquemment exprimée et revendiquée, la partie la moins inspirante (sans être pour autant inintéressante du point de vue des connaissances déployées) de *Penser entre les langues* est alors certainement la dernière où la compréhension des enjeux esthétiques de différents arts est soumise à une logique dialectique qui impose un schéma historique de développement aux créations citées. Celles-ci se réduisent du coup à la seule dimension prise en compte pour faire advenir une certaine finalité alors que, dans les chapitres précédents, c'est la joie de redécouvrir des œuvres qui ont le potentiel de questionner un tel cadre qui l'emporte. Par exemple, quand il est question de musique, il s'agit d'analyser les différents styles (Renaissance, baroque, classique, romantique) « *en termes de rationalisation par rapport au cadre unitaire d'une dissonance* », ce qui permet à Heinz Wismann de conclure, de manière prévisible et convenue, que le processus culmine avec le récit qu'est le *Tristan* de Wagner et que le rock « *n'est peut-être pas à rapporter à la musique dans son développement* ».

Cependant, même si l'on prend aussi en compte le foisonnement un peu brouillon de l'ensemble (un trait qui est assumé explicitement par l'éditeur) et ces étranges apartés biographiques qui se transforment parfois en mises au point et règlements de compte, ce livre contient tellement de pistes de recherche stimulantes que les réserves tout juste exprimées ne parviennent jamais vraiment à freiner le désir de poursuivre l'exploration de ce que l'auteur a parfois rapidement esquissé tout au long de l'ouvrage. ─

En lieu et place d'une perspective linguistique héritée de Saussure, qui écarte tout particularisme et détermine de manière a priori les schèmes de pensée d'une personne dans le cadre du système dans lequel il s'inscrit, Heinz Wismann en vient donc plutôt à proposer de réintroduire de l'« indétermination » dans l'étude des discours en dégagant une place pour le « vouloir-dire » d'un individu.

c'est là que se situe la pertinence des travaux du Centre de recherche philologique de Lille auxquels il a participé.

De plus, on peut relever que ce parti pris méthodologique a permis à Heinz Wismann de soutenir, contre l'interprétation heideggérienne, qu'il y a bien un sujet qui parle dans les écrits des présocratiques, une thèse apparemment anachronique philosophiquement parlant (puisqu'on juge habituellement qu'une telle notion apparaît lors de la modernité), mais syntaxiquement démontrée par l'étude des textes. Du coup, il a pu extirper le discours d'Héraclite des rets de la tradition et montrer que, à l'opposé de la croyance populaire, celui-ci met à distance toute préoccupation ontologique en insistant sur la différence entre le dire et le dit qui empêchera toujours une correspondance entre les mots et les choses. En prenant ses distances avec le cadre intellectuel du *Timée* de Platon qui, selon Heinz Wismann, aurait conditionné pendant des siècles notre rapport aux représentations

Heinz Wismann nous fait comprendre que, par-delà la réception « *ontologique* » de Heidegger à laquelle cette lecture s'apparente parfois de manière superficielle et trompeuse, c'est le catholicisme de Bataille qui lui fait personnaliser les propositions nietzschéennes et transformer celles-ci en métaphores de ce qui serait vécu par une personne en particulier, par un « *être empirique* ». Étant donné l'importance de cette interprétation dans la France de l'après-guerre, la prise en compte de cette dimension culturelle dans notre rapport aux langues dans lesquelles s'exprime une pensée philosophique ouvre la voie à une réévaluation qui reste à faire des célèbres commentaires de ce même Nietzsche qu'en ont ultérieurement tirés Gilles Deleuze et Jacques Derrida.

L'ESPRIT D'UN PERSPECTIVISTE

En plus de toute l'érudition d'une vie dédiée à la recherche qu'il permet de